Document generated on 06/03/2025 12:05 p.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Entretien avec Manon Barbeau

Michel Coulombe

Volume 18, Number 3, Spring 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/33498ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Coulombe, M. (2000). Entretien avec Manon Barbeau. *Ciné-Bulles*, *18*(3), 20–24.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

«Ceux que je filme savent qu'ils peuvent compter sur moi.» Manon Barbeau

PAR
MICHEL COULOMBE

Manon Barbeau, entière, passionnée, fébrile et déterminée, ne fait qu'un avec ses deux plus récents documentaires, **les Enfants de Refus global** et **l'Armée de l'ombre**, tournés à l'Office national du film du Canada. Alors qu'elle met la dernière main à un portrait de son père signataire du Refus global, **Barbeau le tumultueux**, la cinéaste se retrouve une fois encore sous les projecteurs. Après avoir bousculé une partie de la classe intellectuelle en revisitant le Refus global, voilà qu'elle remet en question la société et l'exercice de la justice en prenant fait et cause pour un groupe de laissés-pour-compte, garçons de 18 à 25 ans qui habitent la rue et forment l'armée de l'ombre, peloton d'insoumis que la société québécoise n'est pas parvenue à mettre au pas. Rencontre avec une cinéaste sans compromis.

***Ciné-Bulles**: S'il est un point commun entre vos deux derniers films, **les Enfants de Refus global** et **l'Armée de l'ombre,** c'est certainement votre engagement, votre façon de vous y investir. Dans le premier, vous vous placez au cœur même du portrait des enfants des signataires; dans le second, vous vous portez littéralement à la défense de jeunes en marge de la société à qui vous donnez une voix.*

Manon Barbeau: Je me ménage de moins en moins, avec la vie comme avec les êtres. Malgré un départ compliqué, j'ai été récupérée, privilégiée, puis très gâtée par la vie. La fragilité est maintenant derrière, mais elle me donne la capacité de rentrer en relation profonde avec des êtres qui ont des blessures profondes. Les gens le sentent, aussi il s'établit entre eux et moi une relation de complicité. Ceux que je filme savent qu'ils peuvent compter sur moi, que je suis fiable.

***Ciné-Bulles**: Vous créez donc avec eux des liens durables.*

Manon Barbeau: Tout à fait. Les jeunes de **l'Armée de l'ombre** ont beaucoup évolué tout au long de l'année et demie que j'ai passée avec eux. On m'aborde souvent en me disant que le tournage n'a pas dû être facile. Et pourtant non. J'étais dans ma gang avec des gens que je respectais et que je comprenais même si je n'étais pas toujours d'accord avec l'expression de leur souffrance et de leur désarroi, quand ils ont recours aux poings pour régler une situation par exemple. Tout de même: l'un d'eux m'a volé une caméra pour la revendre, j'ai dû régler les dettes d'un autre pour ne pas qu'il se retrouve à l'hôpital la veille de Noël, et j'ai eu plus d'une fois le sentiment d'être manipulée par les plus intelligents d'entre eux, qui m'avaient bien saisie. Cela ne change rien au fait que leur détresse soit bien réelle. Ces jeunes fonctionnent à un autre niveau que nous, aussi il est hors de question que je les laisse tomber pour des peccadilles. Aujourd'hui, je garde contact avec eux, mais il me faut mesurer la place où je me mets — un travail constamment à refaire.

***Ciné-Bulles**: Dans la suite directe des **Enfants de Refus global**, le film témoigne des conséquences de l'absence du père, particulièrement pour les fils.*

Manon Barbeau: **L'Armée de l'ombre** témoigne des répercussions de l'absence de père chez les jeunes hommes. Au moment de la sortie des **Enfants de Refus global**, j'ai assisté à un colloque sur le suicide. On y constatait que les garçons étaient les plus menacés et que la violence dans les écoles, la toxicomanie et l'itinérance étaient en croissance. Quoique j'aie rencontré plusieurs

spécialistes et écouté leurs explications, je suis incapable de faire un film intellectuel. Le viscéral finit toujours par me rattraper. Ce qui revenait souvent chez les gens que j'ai consultés, c'est l'absence de père comme blessure ultime imposée aux garçons. Ils s'en remettent beaucoup plus difficilement que les filles. Ils ont de la difficulté à se dire qu'ils peuvent être meilleurs que leurs pères, qui n'y sont pas, et par la suite ils sont fragiles aussi bien en tant qu'hommes qu'en tant que pères. L'apprentissage de la paternité est difficile.

Au moment du Refus global, la famille était considérée comme une valeur de droite qu'il fallait écarter tellement elle avait été oppressante. Le clergé encourageait alors les gens à faire des enfants et les menaçait de l'enfer! Les hommes, encore maladroits, réapprennent maintenant leur rôle de père. Aujourd'hui, ce sont les enfants des baby-boomers, les héritiers des intellectuels des années 50, qui sont en détresse dans une société où l'économie est reine. On a beaucoup de liberté dans une société où l'on cherche à s'enrichir et à enrichir le système. Les enfants grandissent dans une société libre où la liberté n'a pas de sens.

***Ciné-Bulles**: Dans vos deux derniers films, vous grattez le vernis de notre société pour montrer qu'en dessous ce n'est pas très reluisant.*

Manon Barbeau: On a l'impression que les valeurs sont perverties. Aujourd'hui, si l'on rentre au travail alors que la personne qu'on aime vous a laissé ou qu'un de vos proches se meurt du sida, on est un héros. On vous admire parce qu'on continue de produire, de se mettre au service de l'économie. Bravo! Les valeurs humanitaires sont reléguées au second plan: ce qui compte, c'est être un bon soldat de l'économie...

***Ciné-Bulles**: Vous avez abordé **l'Armée de l'ombre** de manière très intuitive, en cherchant peu à peu votre sujet, en le cernant progressivement.*

Manon Barbeau: Je me suis d'abord intéressée à l'évolution des garçons depuis 1900. J'ai lu tout ce que j'ai pu trouver sur le sujet dans tous les journaux depuis le début du siècle. J'ai sélectionné des garçons de divers milieux: des élèves du collège Jean-de-Brébeuf, le député bloquiste Stéphane Tremblay, Popovic, un manifestant professionnel, Olivier Choinière, un dramaturge talentueux qui a une vraie pensée politique, et les jeunes de la rue. Et j'ai trouvé partout des détresses semblables, des discours semblables sur la société. Tous dénonçaient les mêmes choses avec plus ou moins de révolte selon la blessure. Les jeunes de la rue criaient tellement fort, hurlaient à un tel point et vivaient tellement à l'extrême le drame des garçons — décrochage scolaire, famille dysfonctionnelle, centre d'accueil, alcoolisme, délinquance, toxicomanie, itinérance, etc. — que j'ai préféré leur consacrer tout le film.

Manon Barbeau
(Photo: Suzanne Langevin)

Avec eux par ailleurs, le film me ressemblait davantage. Dès que je suis entrée à la Maison Dauphine, où il y avait de la musique à tue-tête, des graffitis partout et des chiens, ils sont venus

Une photo de famille?
(Photo: Maxime Bilodeau)

me voir et se sont confiés à moi. L'idée de faire un film leur a tout de suite plu et j'ai pu compter sur eux. Au premier jour de tournage, nous avions rendez-vous le matin à neuf heures, c'est-à-dire très tôt pour des noctambules comme eux. Seuls deux des dix jeunes étaient au rendez-vous. Nous avons choisi de tourner quand même. Les autres ont été si frustrés d'avoir été écartés du tournage qu'à partir de ce jour-là ils sont arrivés à l'heure!

***Ciné-Bulles**: Dans **l'Armée de l'ombre**, vous ne donnez jamais la parole à leurs pères, aux policiers ou aux spécialistes.*

Manon Barbeau: C'est qu'on n'entend jamais ces jeunes. Un temps, j'ai pensé ajouter un commentaire au film. J'y ai renoncé parce que leur parole est tellement forte que je me refusais à la normaliser. Je voulais leur cri brut. Même s'il n'y a pas de commentaire, il me semble que l'absence du père se sent dans le film.

***Ciné-Bulles**: Vous avez scénarisé le film avec les jeunes de la rue. Ont-ils imaginé le rituel des flambeaux pour le film?*

Manon Barbeau: Non, ils utilisent véritablement des flambeaux; je leur ai demandé ce qu'ils voulaient dire dans le film, et ils se sont prêtés au jeu. Au début, lorsque j'utilisais un micro, ils s'en servaient pour faire des concours de rots! La symphonie durait trois quarts d'heure pendant que le rat se promenait et que le pitbull sautait... J'ai vite compris qu'ils travaillaient mieux à l'extérieur. Ce sont eux qui ont choisi les lieux où nous avons tourné, notamment le tunnel où ils allument des flambeaux, un lieu où ils consomment. Le tunnel est très long, ce qui dit bien combien ils aiment côtoyer le danger. Ils fabriquent des torches artisanales avec des bouteilles de boisson gazeuse dont ils grattent les étiquettes, car ils sont contre la publicité.

Alors que je les connaissais encore très peu, ils m'ont amenée visiter un squat. Nous avons délogé une planche pour y entrer, puis nous avons rampé, nous sommes descendus, remontés, toujours en pleine noirceur, et je me suis retrouvée dans une pièce coupée de l'extérieur avec des taupins tatoués que je connaissais à peine. Je me demandais où se trouvait la porte... Quand nous sommes ressortis, je fermais la marche. Ils ont remis la planche en place avant que je sorte et, au moment où j'allais paniquer, j'ai entendu leurs éclats de rire. Par la suite, sur la rue Saint-Jean, ils m'ont dit qu'avec eux j'étais en sécurité, personne n'oserait me toucher. Pour eux, la menace vient de l'extérieur.

Ces jeunes doivent constamment affronter la mort et cela les marque profondément. La dernière fois que je suis allée à la Maison Dauphine, il venait d'y avoir une pendaison. Ils ont l'air de durs à cuire, mais ils pleurent lorsqu'ils font face au suicide.

***Ciné-Bulles**: Vos films sont forts en émotion. Pourtant, on a l'impression que l'essentiel de votre travail consiste moins à en remettre pour faire de l'effet qu'à éviter de charger. Vous vous êtes tenue à l'écart des suicides notamment.*

Manon Barbeau: Je ne veux pas que les gens aient envie de sortir de la salle au début de la projection. En cours de tournage, certains des jeunes sont morts: je ne voulais pas filmer de tels événements, pas plus que les montrer en train de se geler. Ils avaient eux-mêmes tourné de telles images avec la caméra que je leur ai prêtée, mais je n'en voulais pas. Je voulais plutôt aller derrière le miroir émotif, sans sensationnalisme, en espérant que les gens écoutent ce que j'ai à dire, et c'est pourquoi **l'Armée de l'ombre** commence par une séquence où les jeunes sont agressifs. De cette façon, je pars des préjugés que l'on a par rapport à eux, de la peur qu'ils inspirent et de leur révolte. Si j'étais restée dans ce registre toutefois, les gens n'auraient pas pu le prendre, aussi j'ai voulu montrer par la suite qu'ils sont également vulnérables et touchants. D'autres font la démarche contraire, en allant de ce qui n'est pas menaçant vers la révolte.

***Ciné-Bulles**: Vous ponctuez le film d'images qui symbolisent la répression, la violence, gros plans sur des armes, des tatouages, des barbelés, des barreaux, etc.*

Manon Barbeau: Mais je montre aussi qu'en y regardant de plus près, en s'arrêtant aux vêtements de ces jeunes notamment, on découvre de véritables artistes. Caillou, par exemple, récupère divers objets pour constituer ses vêtements, et c'est très beau. C'est de l'art. Il faut regarder plus loin que les apparences. Leur façon de s'habiller témoigne de leur idéalisme, leur refus d'adhérer à une société dont ils désapprouvent les valeurs.

***Ciné-Bulles**: Un journaliste vous a reproché de ne pas proposer de solutions.*

Manon Barbeau: Je ne voulais pas apporter une réponse, une solution unique. Il faut dire qu'on part de loin. Les valeurs sont perverties. Nous sommes nombreux, et de plusieurs générations, à le penser. Nous pouvons ensemble développer une réflexion collective, des outils collectifs, parce que nous sommes une force. Si ces jeunes se rendaient compte qu'ils ne sont pas seuls, ce serait déjà bien. Je ne veux pas que le film traduise un sentiment d'impuissance, mais bien qu'il nous porte à les écouter. Ensemble, nous avons du pouvoir. D'ailleurs, je vois mes films comme des outils de transformation. L'art peut changer des choses. J'espère simplement qu'à partir du film les gens vont vouloir faire un travail individuel qui conduira à un effort collectif.

***Ciné-Bulles**: Vous êtes, vous aussi, idéaliste.*

Manon Barbeau: Si on ne l'est pas, on ne peut rien faire, on se sent impuissant lorsqu'on écoute les nouvelles. Je crois plutôt qu'il faut rappeler qu'il y a aussi de bonnes nouvelles. On peut

changer le monde. D'ailleurs, je suis associée à un projet qui reliera les personnes âgées et les jeunes et qui se nomme comme cela, «Changer le monde».

***Ciné-Bulles**: Les jeunes de **l'Armée de l'ombre** sont moins dans cette dynamique de transformation que dans le refus de la société.*

Manon Barbeau: Ils refusent la société, mais pas la vie. C'est la vie qui les refuse! Ils voudraient que la vie ressemble à leurs rêves, mais on leur fait tellement comprendre qu'ils n'ont rien à faire tels qu'ils sont que le rêve devient inaccessible.

***Ciné-Bulles**: Dans une perspective positive, vous auriez pu aussi montrer des jeunes qui réussissent, qui performent, qui excellent.*

Manon Barbeau: Mais s'ils adhéraient aux valeurs commerçantes sans vouloir transformer le système, je ne pourrais pas en faire un film, parce que je n'y crois pas. Il faut être plus qu'un bon citoyen du système. Il faut avoir un rêve de transformation sociale.

***Ciné-Bulles**: Dans quelle mesure étiez-vous préparée à l'impact considérable qu'a eu votre documentaire précédent, **les Enfants de Refus global**?*

Manon Barbeau: Je m'attendais tout au plus à 10% de l'impact qu'a eu le film et j'ai fait face à un raz-de-marée qui a duré un an. Souvent, on me parlait du film avec passion, le plus souvent positivement, et je constatais que mon interlocuteur ne l'avait pas vu. C'était extrêmement frustrant. Les détracteurs en parlaient comme d'une thérapie, ce qui est très réducteur. À leurs yeux, je n'existais pas comme cinéaste. Certes, j'avais fait une démarche personnelle, mais aussi une démarche de cinéaste. J'avais beaucoup réfléchi à la structure notamment. J'en suis venue à douter de moi, d'où l'importance que revêtait **l'Armée de l'ombre**. Mais je ne voulais pas pour autant faire des images sophistiquées, car la forme doit servir le propos.

***Ciné-Bulles**: Vos films proposent une forme de psychanalyse de la société québécoise.*

Manon Barbeau: À travers mes films, je commence à comprendre, de l'intérieur, notre histoire, l'entrée du Québec dans la modernité. Je m'intéresse au prix qu'il a fallu payer pour en arriver là. **Les Enfants de Refus global** a suscité l'intérêt non seulement d'historiens de l'art, mais aussi d'historiens, de sociologues, d'anthropologues, de psychanalystes. Le cinéma me donne la possibilité d'être utile. Il me convainc que j'ai un rôle à jouer.

***Ciné-Bulles**: Aviez-vous déjà cet objectif lorsque vous tourniez vos premiers films 15 ans avant **les Enfants de Refus global**?*

Manon Barbeau: **Comptine** est un film sur l'insouciance des petites filles. **Nous sommes plusieurs beaucoup de monde**, moins réussi, aborde la déficience mentale. Lorsque je les tournais, j'étais derrière une vitre. Par la suite, lorsque j'ai écrit, pendant de nombreuses années, des scénarios pour ***le Club des 100 watts***, même si je prenais cela très à cœur, j'étais toujours installée derrière ma vitre d'où je voyais passer les oiseaux et les saisons. Je regardais la vie de l'extérieur, même si je parlais des valeurs auxquelles je croyais et que j'essayais de faire passer mes messages. Lorsque je suis revenue à la réalisation, après avoir quitté Radio-Québec et élevé mes enfants, j'ai voulu sortir de ma bulle. C'est évident qu'il y a beaucoup plus de risques. Il peut pleuvoir, il peut grêler. Mais en retour, on reçoit beaucoup sur le plan humain. ■